

Le pèlerinage, une invitation à la rencontre

Un grand nombre de propositions de pèlerinages ou de participations à de grands rassemblements d'Église sont faites aux jeunes. Pourquoi emmener des jeunes adolescents en pèlerinage ? Pourquoi leur proposer d'entrer dans cette démarche qui engage la foi, concerne le corps et s'inscrit dans la Tradition ? Qu'est-ce qui s'y joue ? Qu'est-ce qui s'y vit ?

Pour nous aider à répondre à ces questions l'équipe du CRD a interrogé le Père Thomas Binot. Prêtre du diocèse de Nanterre, il a longtemps accompagné des jeunes en AEP. Il a aussi participé, au sein des équipes d'animation, à la préparation de grands rassemblements diocésains (au Mont-Saint-Michel en particulier) et interdiocésains (Fraternel à Jambville ou Lourdes...). Il vient de passer six ans dans le diocèse de Saint-Denis-en-France, envoyé à Montfermeil comme curé modérateur au sein d'une Fraternité Missionnaire des Prêtres pour la Ville (FMPV). Une expérience personnelle qui n'est pas sans faire écho à ce qui se joue dans la démarche du pèlerinage entendue au sens large.

- ↪ **À Taizé, on découvre que ce n'est pas le confort matériel qui compte, mais les relations tissées avec les autres et Dieu (Anne-Lise, première).**
- ↪ **À Taizé, même si on passe tout notre temps à l'extérieur, ce que nous vivons est à l'intérieur (Diane, seconde).**
- ↪ **Taizé, une autre façon de prier (Thomas, première).**
- ↪ **C'est une bonne expérience pour les jeunes, un grand moment de prière et de partage (Cheick, terminale).**
- ↪ **À Taizé, la prière est accessible à tous (Clotilde, seconde).**
- ↪ **À Taizé, le silence est très important, c'est reposant et cela nous permet de nous ressourcer (Clara, première).**
- ↪ **Taizé est un endroit qui permet une retraite spirituelle profonde, tout en nous faisant rencontrer d'autres jeunes chrétiens (Juliette, seconde).**

AEP Suresnes (92)

CRD : Pourquoi partir en pèlerinage avec des jeunes ? Qu'est-ce qui se joue dans cette décision de partir ? Qu'est-ce qu'on est invité à quitter ? Qu'est-ce qu'on invite les jeunes à quitter ?

TB : Je n'ai pas envie de me placer du point de vue du jeune. En fait, je ne sais pas, je ne sais plus ce qu'un jeune vit, non parce qu'il est d'aujourd'hui, mais parce que si je me réfère à mes souvenirs, à ma mémoire, je ne me souviens pas de ce que j'avais besoin de quitter étant jeune. Il me semble qu'on peut dire ce qu'on vit soi-même et laisser le jeune

l'interpréter pour lui-même. Je ne peux pas dire à un jeune : il faut que tu quittes ça ou que tu quittes ça. Je ne sais pas quelle importance ça a ou ça n'a pas dans son existence.

Moi si j'ai quitté, si j'ai accepté de quitter, c'est d'abord parce qu'il y a eu un appel : j'ai entendu un appel à partir. Il me semble que ce n'est pas la même chose d'entendre un appel à partir et d'y répondre, ou de décider de soi-même que l'on veut partir. Ce n'est pas que je voulais partir, c'est-à-dire que j'avais des raisons de quitter là où j'étais, au contraire, mais j'entendais un appel à partir et ça me questionnait : suis-je capable de quitter ce que j'ai à quitter ? Cela pose donc la question de la liberté : jusqu'où suis-je libre de l'environnement dans lequel je vis, et de mon confort, de mes habitudes, certitudes... ? Quelle est la réalité de ma liberté, non seulement dans le sens de l'absence de liens, mais aussi celui de la nature de ces liens ? Et en même temps, quelle est ma capacité d'engager quelque chose de neuf, de ne pas rester où je suis parce que ce qui s'y passe est bien, que je ne rencontre pas de soucis majeurs et que ça a du sens ? Je pourrais très bien me dire : puisque je suis dans un bon environnement, pas simplement confortable, mais un environnement dans lequel ma vie a du sens, est-ce que j'ai raison de le quitter ?

En même temps, si j'entends un appel, après cette question de la liberté, je m'interroge sur l'appel en lui-même : d'où vient-il cet appel ? Quel est-il ? Qui m'appelle ? Est-ce que j'ai confiance dans celui qui m'appelle, est-ce que j'ai la conviction que l'appel qu'il adresse n'est pas un appel sans fondement ? Et à ce moment-là, sans même savoir ce que je vais trouver, je réponds oui, je pars. Donc, ce qu'il faut quitter, ce sont des liens éventuels et même peut-être une vie qui a déjà du sens.

CRD : Quelle est la place du corps dans la démarche de pèlerinage ?

TB : D'abord, il n'y a pas de démarche humaine qui n'intègre toutes les dimensions de la personne humaine, c'est-à-dire son corps, son intelligence et sa spiritualité. Si une de ces trois dimensions manque, la démarche est déshumanisée ou au moins blessée. La deuxième chose c'est qu'il y a, selon les situations, des portes qui sont plus spontanément privilégiées et si l'on parle d'un pèlerinage comme étant un lieu où le corps va être impliqué (dans la marche notamment), le corps va être la porte d'entrée de la démarche que je suis en train de faire.

Je dois d'abord quitter un lieu que je connais, dans lequel j'ai mes habitudes. Le corps nous offre en effet de nous situer dans un espace plus ou moins connu. En tout cas, il est capable de prendre facilement ses repères dans un espace connu. Dans un espace inconnu, cela va forcément être nouveau pour lui, il va donc falloir qu'il entre en apprentissage. Dans une démarche de pèlerinage, il y a cela, l'apprentissage aussi par le concret des nouveaux espaces géographiques, nouvelles personnes, nouveaux visages, peut-être une nouvelle nourriture si on part dans un autre pays.

Et puis ensuite cela peut être un lieu où le corps va être impliqué par l'effort qu'on va lui demander. L'effort de dormir sur un matelas par terre au lieu de dormir dans son lit, dormir dans un sac de couchage au lieu de dormir dans des draps... L'implication du corps va nous

Une démarche
qui intègre
toutes les
dimensions de
la personne

amener au-delà de ce qu'on croyait être possible. Et là, puisqu'on parlait d'une porte d'entrée, on peut découvrir alors, en entrant dans cette démarche, des horizons nouveaux tant sur le plan intellectuel que sur le plan spirituel.

CRD : Beaucoup de jeunes, quelle que soit leur tranche d'âge, participent à des pèlerinages, à de grands rassemblements : en quoi cette expérience chrétienne qu'il leur est donné de vivre répond-elle particulièrement à leur besoin de jeune, de jeune croyant ?

TB : On peut dire qu'il y a quelque chose de l'ordre du pèlerinage qui est très présent chez les jeunes aujourd'hui. Je ne pense pas que ce soit vécu comme un pèlerinage par eux, mais je suis frappé de voir que beaucoup d'étudiants prennent un « break » au cours de leurs études, soit juste avant de passer dans une section supérieure, soit parce qu'ils se réorientent... pour passer un an à pérégriner sur terre. Ils vont faire un voyage jusqu'en Inde, jusqu'en Thaïlande, jusqu'au fin fond de l'Afrique... C'est un signe, selon moi, de leur capacité de quitter leur monde d'origine, de s'affronter à de nouvelles cultures, de nouveaux mondes, de nouveaux espaces, de leur désir de connaître un peu mieux le monde dans lequel ils sont insérés et donc de savoir un peu mieux comment faire, fabriquer, construire ce monde.

D'autre part, même si là encore, il ne s'agit pas d'une démarche de pèlerinage, je pense aux jeunes qui peuvent être issus de la migration et qui se posent donc la question non seulement du lien existant entre leur patrie ou la patrie d'origine de leurs parents ou de leurs grands-parents, et leur patrie actuelle, mais aussi du chemin qu'il y a à faire pour aller de l'un à l'autre, pas simplement un chemin géographique, mais un chemin culturel et peut-être même spirituel pour certains d'entre eux. Cela fait partie des éléments qui peuvent nous faire penser que la démarche de pèlerinage s'inscrit dans une démarche qui a du sens aujourd'hui.

Comment est-ce qu'elle répondrait à leurs besoins ? Je ne sais pas si cela répond à leurs besoins mais je peux voir comment le pèlerinage peut répondre à quelques-uns des défis auxquels ils sont confrontés. Je pense au défi du confort, c'est le premier qui me vient à l'esprit, même pour des populations qui vivent dans une certaine précarité. Il y a donc cette question du rapport au confort avec ce que ça implique de d'enfermement ou de recentrement sur soi. Deuxième défi, celui de la peur, la peur de l'autre, la peur de l'étranger, la peur du différent. Nous sommes dans une culture, en tout cas en France, qui n'a pas encore bien su faire vivre les différences.

Ce qu'on a bien su faire au cours de l'Histoire, c'est donner des points communs à tous, c'était ça finalement l'esprit de la République, donner à chacun un patrimoine commun pour lequel il avait envie de se battre. Et ce patrimoine était si fort que les différences ne se faisaient pas sentir. Maintenant que ce patrimoine commun est beaucoup moins fort, les différences se font beaucoup plus sentir. Alors comment apprendre à entrer dans une confrontation avec la différence ? Eh bien je pense que le pèlerinage peut y aider.

Si je parle de pèlerinage alors qu'il pourrait plutôt être question de voyage en l'occurrence, c'est parce que précisément le pèlerinage a une vocation spirituelle, c'est-à-dire qu'il est un

Répondre
à quelques-uns
des défis
auxquels les
jeunes sont
confrontés

voyage qu'on décide de faire pour se transformer ; ce n'est pas simplement pour connaître ce qui m'était inconnu, c'est pour faire advenir en moi quelque chose qui n'y est pas encore présent ou visible et que je voudrais y voir germer. Quelque chose que, d'une certaine manière, je considère comme étant présent en moi mais qu'il faut que j'aie cherché. Le pèlerinage extérieur, en ce sens-là, est l'image du voyage intérieur que je dois faire pour faire advenir ce que le Christ a déposé en moi.

CRD : Le confort, la peur... pensez-vous que ces défis soient les seuls ?

TB : En prolongement de ce défi du confort se pose celui de l'altruisme, pas simplement au sens gentil ou social du terme, qui en est une composante quand même, mais l'altruisme au sens de la rencontre de l'autre et aussi, fondamentalement, de l'Autre. Le décentrement, la lutte contre une certaine dépendance du confort n'est pas suffisante en soi, il faut aussi avoir le désir de rencontrer l'autre, lutter contre quelque chose n'est jamais suffisant.

D'ailleurs dans le baptême, avant de dire « je crois », on dit « je renonce », mais le fait de renoncer n'est jamais suffisant, il faut ensuite pouvoir aller jusqu'au « je crois », c'est-à-dire je prends une direction, je m'élançais quelque part.

Alors là, c'est la même chose : toutes ces luttes n'auraient pas de sens s'il ne s'agissait pas de découvrir l'autre, celui qui est vraiment différent de moi et dans la rencontre duquel je deviens un peu plus moi. Un philosophe disait à peu près ceci : si je ne suis pas reconnu par un autre, je suis incapable de me connaître moi-même, et donc d'exister¹.

Dans la Genèse, l'acte créateur du Seigneur, c'est Dieu créant l'homme à son image et à sa ressemblance ; c'est-à-dire qu'immédiatement, dans l'acte même de créer, Il le pose face à lui. Ce qui veut dire que c'est bien dans un face à face avec un autre que je me rencontre, et le pèlerinage, c'est aussi la recherche de l'Autre. Et ça, je pense que c'est un des défis pour aujourd'hui auxquels le pèlerinage peut aussi répondre : aller rechercher l'autre.

Aller
rechercher
l'Autre

CRD : En quoi est-ce pertinent pour des jeunes d'aujourd'hui de se situer dans l'expérience, dans la Tradition de l'Église, de retrouver des lieux significatifs pour les croyants qui les ont précédés, de marcher à la suite de ces croyants ?

TB : Il semble que ce soit une très vieille tradition humaine : l'acte de pérégriner appartient à tous les grands courants de l'humanité et remonte bien avant le christianisme. Alors, c'est vrai que l'archétype du pèlerinage, pour nous, c'est Abraham, mais je ne sais pas si Abraham l'a vécu comme un pèlerinage. On peut le relire comme ça, mais en tout cas, il semble que la tradition la plus ancienne de l'humanité fait correspondre une démarche religieuse et une démarche de pèlerinage. Il se trouve que dans l'Église, nous avons d'authentiques et de hauts lieux de pèlerinage qui ont permis une réelle transformation intérieure de beaucoup de gens. Mais ce qu'il faut tenir ensemble aussi, c'est que dans le pèlerinage, il y a autant la marche, la démarche personnelle que le but.

1. C'est l'une des racines de l'existentialisme qui, reprise par des philosophes chrétiens, a débouché sur le catholicisme social.

Le pèlerinage ne consiste pas simplement dans la démarche personnelle. Ça n'est pas, ça ne peut pas être qu'une démarche individuelle qui se suffirait à elle-même, dont l'aspect individuel se suffirait à lui-même. Il y a aussi quelque chose qui ne m'appartient pas, qui ne vient pas de moi et qui va me nourrir, c'est ce que j'appelle le but, l'Autre.

Dans la tradition de l'Église, il y a des lieux où cet Autre se révèle d'une façon toute particulière. Je pense à Lourdes spontanément. Quand j'entends sainte Bernadette Soubirous dire, en parlant de la vision qu'elle a eue : « *Elle m'a considérée comme une personne, elle me parlait comme à une personne* », il y a là un très haut lieu de découverte de ce qu'est la vie humaine, qui ne m'appartient pas. Il faut que je reçoive d'un autre le fait qu'on s'adresse à moi comme à une personne. Il y a des lieux qui sont marqués pour être des grands révélateurs du mystère chrétien, de l'identité humaine et singulièrement du mystère chrétien qui révèle cette identité. Et donc proposer ces lieux aux jeunes, c'est bien s'inscrire dans la Tradition de l'Église qui veut qu'on partage ce qu'on a de plus précieux.

CRD : Comment faire en sorte que cela ne constitue pas uniquement une parenthèse, même signifiante, dans leur vie de foi ? Comment les aider à préparer, vivre la démarche puis relire ce qu'ils ont vécu ?

TB : Je ne suis pas sûr qu'il y ait véritablement des moyens. On peut éventuellement en proposer quelques-uns mais qui eux-mêmes ont leur risque de superficialité. Ce ne sera pas qu'une parenthèse si véritablement au bout du pèlerinage, il y a une transformation intérieure, puisque cette transformation intérieure, qui est une transformation de l'être, accompagnera la personne, le jeune en l'occurrence, dans son retour et se traduira ensuite dans sa vie quotidienne. Par contre, ce que l'on peut percevoir, c'est qu'il y a des transformations qui n'ont été que superficielles et qui nécessiteront plusieurs pèlerinages ou bien un accompagnement des fruits du pèlerinage entamé.

Il peut être important de relancer quelqu'un et de lui proposer de participer à nouveau à un temps de pèlerinage, ce qu'on fait pour le Frat par exemple, en invitant les jeunes à y retourner comme si on pressentait que pour eux, comme c'est le cas finalement pour chacun d'entre nous, pour qu'ils grandissent, il faut peut-être qu'ils vivent les choses de manière répétée. Ce n'est pas propre à ces jeunes, beaucoup d'entre nous avons fait l'expérience qu'il fallait y venir et y revenir. La sagesse populaire en est devenue un écho en reprenant le vers de Boileau : « *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, polissez-le et repolissez-le.* » La bonne pédagogie, c'est de répéter sans cesse. Donc il ne faut pas s'étonner qu'un pèlerinage ait pu n'avoir qu'une action superficielle, au sens propre. Cela ne signifie pas que le pèlerinage n'était pas « bon » mais simplement que l'être humain qui l'a fait était un être humain... et que donc probablement, il lui en faudra d'autres.

Est-ce qu'il peut y avoir aussi un accompagnement au retour du pèlerinage ? En tout cas, il peut y avoir une proposition faite aux jeunes de pouvoir reprendre seuls ou à quelques-uns, mais sur un certain temps aussi, et pas seulement une fois – sinon, on resterait dans le superficiel – ce qui a commencé à germer au cours ce pèlerinage.

CRD : Dans la relecture ?

TB : Oui, c'est ça, une sorte de relecture. Je me souviens d'un pèlerinage à Taizé où des jeunes de seconde ont découvert la vertu du silence, mais ils l'ont découverte le cinquième jour sur cinq ! Mais le cinquième jour, ils ont vraiment découvert ça. Sur le chemin du retour, je pense à deux jeunes en particulier qui sont restées silencieuses dans la camionnette. À un moment, je leur ai dit : « *Vous êtes bien silencieuses, ça ne va pas ?* » Elles m'ont répondu : « *Nous profitons, on voudrait essayer de continuer de goûter ce silence, l'emporter avec nous autant qu'il est possible de l'emporter.* » C'était beau, c'était très beau, surtout que c'étaient des pipelettes ces filles. C'était très beau, leur conversion au silence.

Ça n'a pas duré très longtemps : au bout de deux heures, ça papotait à nouveau un peu, mais elles avaient goûté quelque chose. Ensuite à l'aumônerie, au moment des temps de prière, quand on proposait un temps de silence, tout de suite, cela évoquait quelque chose pour elles, elles étaient prêtes à essayer d'entrer dans la proposition alors qu'avant c'était unimaginable. Cela veut dire que là peut-être, en faisant écho à l'expérience qu'elles avaient vécue, et même si on ne revenait pas immédiatement de Taizé, elles avaient découvert quelque chose du silence comme le lieu où une parole peut vraiment s'entendre et être féconde, et lorsqu'on voulait entrer en prière et qu'on parlait du silence, elles savaient là qu'il y avait un enjeu pour entendre une parole. Cela peut être aussi une forme d'accompagnement. Je crois surtout qu'il ne faut pas se vexer qu'une proposition ou une expérience soient superficielles avec des jeunes, c'est normal : il faut y revenir sans cesse.

CRD : Comment dans l'avant, peut-on créer les conditions pour que cette proposition soit d'une manière ou d'une autre, féconde ?

TB : Si on passe de l'avant à l'Avent, si on présente cet événement comme quelque chose qui est en train d'advenir, qu'on prépare ce qui est en train d'advenir et pas simplement qu'on se considère dans une période précédente, alors la démarche commence. Quelque part, le pèlerinage est une forme d'Avent et se déploie comme la fête de Noël vient couronner l'Avent, le but du pèlerinage vient couronner le pèlerinage. Et l'avant doit devenir un Avent.

CRD : Qu'est-ce que cela leur permet de structurer en termes de connaissance de soi, de dépassement des limites, d'acceptation de faire confiance en acceptant de partir, de construction de leur identité de chrétien ?

TB : La place qu'a toute démarche qui permet de grandir, c'est-à-dire dès lors qu'on ouvre quelqu'un à l'au-delà de lui-même, qu'on lui ouvre « un avenir et une espérance » (cf. Jr 29, 11). Il ne peut pas y avoir de vie chrétienne structurée s'il n'y a pas de pèlerinage qui soit prévu dedans. Comme il ne peut pas y avoir de vie humaine structurée s'il n'y a pas, dans l'éducation même d'un jeune, quelque chose qui l'ouvre à l'au-delà de lui-même. C'est nécessaire à sa structuration sinon il ne peut pas devenir humain. Et « humain », dans l'anthropologie chrétienne, ça veut dire être en relation. Il ne peut pas devenir humain s'il n'a pas l'opportunité de se transformer et d'aller au-delà de lui-même.

CRD : Après tout cet échange, pourriez-vous dire que vous avez vécu les six années passées à Montfermeil (93) comme un pèlerinage ?

TB : Très nettement. En fait, je ne l'aurais pas formulé comme ça, donc je ne peux pas dire que je sois allé en pèlerinage à Montfermeil, mais quelque chose peut être un pèlerinage sans qu'on l'ait vécu ou formulé comme cela auparavant. Mais très nettement, il y a quelque chose de l'ordre du pèlerinage parce que j'étais allé chercher quelque chose à Montfermeil aussi, je n'y suis pas allé seulement pour y apporter un coup de main.

Non seulement, j'ai répondu à un appel formel mais j'ai répondu à un appel intérieur aussi d'aller y rechercher quelque chose concernant la pauvreté, concernant la précarité, la pauvreté personnelle et la précarité sociale. Très nettement, j'avais aussi des objectifs de transformation intérieure, un désir. Et puis, je ne savais pas ce que j'allais y trouver. Donc je venais avec mes objectifs et l'Esprit Saint avait ses propres plans et les deux avaient à se retrouver.

Il y avait dans cette démarche beaucoup de traits communs avec le pèlerinage, à quelques différences près pourtant : d'abord un pèlerinage est quand même beaucoup plus limité dans le temps – quand on parle d'un pèlerinage au sens classique du terme – sinon, toute la vie est pèlerinage, on le sait. Mais dans l'acception habituelle du terme, un pèlerinage est beaucoup plus court, et puis, il y a une tradition du lieu où on se rend, une proposition du lieu où on se rend qui est positive.

En fait, je ne peux pas dire que je sois parti dans l'esprit d'un pèlerinage, je n'y ai pas pensé, mais en relisant cela, il n'y a aucun doute que c'était un pèlerinage.

Père Thomas BINOT
Propos recueillis par Florence DANSET